

## Introduction

### *D'où je venais*

Le plus ancien des textes rassemblés dans ce volume date de 1956. L'auteur n'était pas un novice. A l'époque, il avait déjà derrière lui vingt ans de publications. Mais c'étaient des travaux académiques, lesquels évitaient une actualité déjà brûlante non seulement par loi du genre, mais par obligation de réserve.

J'appartenais en effet, depuis 1934, à un corps extérieur des Affaires étrangères, dont la tâche était, malgré un nom pudique de contrôle civil, d'administrer les tribus marocaines, côte à côte avec les officiers des Affaires indigènes. Cette tradition m'avait été transmise par mon père, Augustin Berque. Il avait commencé sa carrière en Algérie comme administrateur, et devait la finir comme directeur des Affaires musulmanes et des Territoires du Sud au Gouvernement Général. Comme lui-même et comme beaucoup d'ainés des grandes époques, j'aurai mis à profit les possibilités que nous offrait l'approche serrée des gens et des choses pour étudier les Maghrébins, les pratiquer, les aimer. Aujourd'hui encore, si je devais me réclamer d'ancêtres dans l'étude de cette société, c'est aux officiers des bureaux arabes, ainsi les nommait-on, que je penserais d'abord, ainsi qu'à leurs propres devanciers de la *Description de l'Égypte*, eux qui, voici deux siècles, édifièrent un monument resté sans pareil jusqu'à nos jours.

Et pourtant, cette continuité de la connaissance, voici qu'aux immédiats lendemains du deuxième conflit mondial, dix ans avant la date du premier témoignage ici recueilli, je l'avais répudiée violemment. Dans un Rapport resté inédit, mais que doivent conserver encore maintes archives, je dénonçais la marche absurde de notre Protectorat marocain. J'en pourfendais l'aveuglement, l'inertie, et ce que j'appelais « l'exotisme légal ».

« On devine, écrivais-je, l'âpreté, la "bonne conscience" qu'acquerra le mythe une fois arrivé, par la cascade hiérarchique, à l'échelon du bureau de bled. Là, il devient manifeste que toute la machine du Protectorat n'est faite que pour permettre un robinsonnisme galonné. Dans ces postes lointains, le colon lui-même est regardé avec méfiance. Il est vrai qu'il prend bien sa revanche dans la zone "civile", où il fait figure à son tour de finalité.

« Dans ce système, c'est l'instituteur syndiqué qui est regardé comme un usurpateur. A mesure qu'on s'éloigne des grands centres, où le système a craqué, la place lui est de plus en plus chichement mesurée. A Erfoud, il sera considéré comme un monstre.

« Cette spécialisation de l'exécutif ès colonies, aggravée encore par la réfraction coloniale, est un grand mal. Il faut rompre cette entente tacite qui fait du Maroc l'apanage des gros intérêts et des bons esprits. [...]

« Bien plus que l'autorité résiduelle qu'il garde encore et qu'il ébrèche de plus en plus, bien plus que cette autorité de parc national, ce que je veux pour le bureau arabe, c'est une autorité de laboratoire. La transmutation à imprimer à tous les facteurs de cette vieille société le requiert, dans la phase transitoire où vont naître, dans l'ombre, les organismes pleinement autonomes de demain. En tant que préparateur des communes marocaines et de la République marocaine. [...]

« La conviction qui est à la base de ce travail, c'est que les données politiques actuelles du Maroc ne comportent plus pour nous de solution si nous n'osons les déplacer ou les rompre.

## INTRODUCTION

« En un mot, il n'y a plus pour nous au Maroc de solution dite de bon sens, de calme ou de prétendu réalisme, comme il y en avait encore il y a dix ans. L'effraction, l'aventure à certains égards, à coup sûr l'audace, le risque, l'effort d'imagination ou de volonté nous ouvrent la dernière voie.

« Cette voie n'est peut-être pas celle de l'"ordre", de cet ordre apparent dont nous faisons désormais notre seul argument, notre seule raison d'être.

« Suprême erreur ou suprême hypocrisie, le vrai ordre ici serait que nous n'y fussions pas. [...]

« Que dire si cette inertie s'avive, si l'impuissance devient libéralisme concerté, et l'autoritarisme action structurelle à terme ? Ainsi, le système deviendra intelligible, se concevra fonction d'un but. Il équilibrera ses justifications rationnelles, valables pour le dedans comme pour le dehors, de garanties concrètes tirées de l'investigation sociologique.

« Tel quel, je le propose à la critique. Et si on me dit que le résultat en est chanceux, je le reconnâtrai de bonne grâce. Mais je dirai que rien au monde ne doit être épargné par nous, même l'innovation chanceuse, pour nous évader du dilatoire ou du conservatoire.

« Ce sont actuellement au Maroc nos deux seuls recours. Puissent-ils ne pas nous amener bientôt à nous entendre dire, comme en Algérie, il y a deux ans, comme en Indochine en ce moment : "Tue ou va-t'en." »

Ce rapport, écrit à la fin de l'automne 1946, fut présenté le 1<sup>er</sup> mars 1947, et valut à son auteur, cette même année, l'envoi dans un poste du Haut Atlas. Il fut lu à l'époque par un certain nombre d'intellectuels et de militants de gauche, et fit l'objet d'un article de *La Tribune des Nations*.

En le relisant après quarante ans, je m'avise que l'administrateur encore jeune qui l'écrivit n'avait pas encore dépouillé entièrement les attitudes de son milieu. Il n'avait pas encore compris, comme cela lui fut donné en Orient à partir de 1953, que la phase du nationalisme est nécessaire aux pays déposés. Toutefois son idée du retour aux bases du Maroc,

accompagné d'une anticipation vibrante qui les tire en avant, me paraît encore juste.

En analysant, longtemps après coup, mon itinéraire moral, je suppose que, sans la moindre illusion sur la malfeasance de forces socio-politiques dépassées, sur quoi se fondait notre établissement nord-africain, je gardais intacte ma foi dans une rencontre fondamentale entre l'Orient et l'Occident, celle-là même qu'ingénieurs et officiers saint-simoniens avaient cherchée en Egypte puis en Algérie, non sans résultats estimables. J'y discernais la mobilisation de l'avance technologique et de l'utopie politique à la faveur d'une antique structure maghrébine, celle des *jemâ'at* : je veux dire ces collectivités rurales parcellaires qui, d'un bout à l'autre de l'Afrique du Nord, sous-tendaient l'édifice social en une sorte archaïque de démocratie. *La jemâ'a sur le tracteur*, telle sera la devise des secteurs de modernisation que j'essaierais, en 1944-1945, de lancer au Maroc, et que reprendrait le regretté ministre Amar Ouzegane, aux côtés de qui je me retrouverais dans l'Algérie libérée à la Noël de 1962...

Il s'était passé beaucoup de choses pour moi dans un laps de temps relativement court. L'effet de mon rapport de 1946, et plus encore de mes tentatives réformistes fut de me faire reléguer dans un coin reculé du Haut Atlas. J'assistai de là, rongé par mon frein, à la dégradation scélérate du Protectorat. La seconde même du départ de Mohammed V pour l'exil, je quittai moi-même l'administration et gagnai l'Egypte comme expert international (août 1953).

L'expérience de l'Orient, le coudoisement de l'étranger, une maturation plus poussée, mon élection au Collège de France enfin me rendirent à la fois nécessaire et possible une expression dégagée des pesanteurs que m'avait jusque-là imposées la vie. De ces vicissitudes on trouvera l'exposé dans mes *Mémoires des deux rives* (1989).

On y verra que si pour moi, comme pour beaucoup de Français, les bouleversements de la Seconde Guerre mondiale avaient constitué une coupure importante, la mue de mes idées et de mes options ne les avait pas attendus. Dès l'ado-

## INTRODUCTION

lescence, la fréquentation du professeur Louis Gernet, helléniste et pieux compagnon de *L'Année sociologique*, socialiste idéaliste de surcroît, influençait à distance telles de mes options. En 1936, le Front populaire et l'énergie des républicains dans la guerre d'Espagne avaient soulevé dans mon milieu professionnel des réactions tellement horribles que je réagis en sens contraire à ceux en qui j'aurais dû, mais ne pouvais plus reconnaître les miens. Ce que nous apprîmes de la Résistance française fit le reste. D'où le ton de ce rapport de 1946, lequel s'inscrivit aussi dans la perspective des officiers saint-simoniens d'Égypte et d'Algérie. Il en était de même de ce projet un peu fou de cette réforme agraire, fondée sur un « mutualisme » d'allure fouriériste, où je voyais comme un recours contre les exploitations du présent.

Et puis, ayant, comme on l'a vu, quitté le Maroc pour l'Égypte, puis rejoint Paris où m'avait élu le Collège de France, et pratiqué ensuite, un quart de siècle durant, un va-et-vient continu entre mon auditoire et les peuples dont je lui parlais, je rompis progressivement avec les lisières et les interdits de la jeunesse, je changeai d'affinités.

Pour des raisons diverses et parfois contradictoires, des personnages comme l'Inca Garcilaso, ce champion de la double culture ; Richard F. Burton, l'explorateur infatigable ; Victor Segalen, l'homme des *Immémoriaux*, me devinrent aussi familiers que l'émir Abd el-Kader. Animé par un romantisme que je n'abjure pas, je rêvais des joies d'un découvreur tel Henri Schliemann, nageant à l'aube dans la baie de Nauplie. Il serait gratifié, lui, de la découverte des masques d'or de Mycènes : quel arabisant, sauf peut-être J. L. Burckhardt, s'est-il flatté de telles ambitions ?

L'aventure se déroulait, pour l'essentiel, dans les décennies de ce qu'on appelle à tort ou à raison les Trente Glorieuses. Entendons cette dénomination sans vaine suffisance. Ayant réparé les pertes de la guerre et compensé par l'art du grand homme le gros de ses humiliations, la France se délivrait de beaucoup de ses vétustés. Elle retrouvait même, dans la déco-

lonisation du monde, le chemin de cette liberté au progrès de laquelle ses propres impulsions avaient tellement contribué. Généreuse et rageuse, son intelligence s'employait à ces rajustements. Nous en avons le sentiment et le confus orgueil, bien retombés depuis.

Cela pour dire que je ne me sentais pas seul et que m'implantant, à quarante-cinq ans, dans la Métropole où je n'avais fait jusque-là que des séjours d'études ou de vacances, j'y trouvais un accueil, une cause, des compagnons. Sans doute ma famille y avait-elle gardé, par le côté paternel, des attaches terriennes. Ce n'était pas rien que d'y retrouver, après un siècle de travail outre-mer, le vieux toit bâti par un bisaïeul. J'écrivis dans la maison plus vieille encore, où il a pris femme. Mais ces continuités, particulièrement sensibles à un homme qui, comme moi, a vécu dans deux ou trois dizaines de pays, n'ont rien à voir avec des retrouvailles à la Maurice Barrès. Elles ne font que pondérer la francité plus profonde qui me vient de mon appartenance à une tradition culturelle. Et cette appartenance, je l'ai exercée par un militantisme partagé. Il me faut, au surplus, pour être complet, rendre compte de mes rapports serrés – sympathie ou plutôt *empathy* – avec les Arabes et l'islam.

« ... Né sur une terre sans aïeux et sans mémoire, où l'anéantissement de ceux qui l'avaient précédé avait été plus total encore et où la vieillesse ne trouvait aucun des secours de la mélancolie qu'elle reçoit dans les pays de civilisation, lui comme une lame solitaire et toujours vibrante destinée à être brisée d'un coup et à jamais... »

J'extrais ces lignes terribles du dernier livre d'Albert Camus, celui qui n'a paru que récemment, plus de trente ans après sa mort. Il y relate son enfance des quartiers pauvres d'Alger. Une enfance que ni la tendresse des jeunes amours ni la splendeur des paysages n'auront soustraite à la prescience de la mort, car ce Premier homme, enfant d'un jeune tué de la Grande Guerre, et qui bientôt devait disparaître, victime d'une autre absurde cruauté, n'échapperait pas à l'angoisse.

## INTRODUCTION

Comme si la tristesse d'être là, lui, sur une terre peuplée de généalogies, eût voué à l'incompréhensible destruction ce « fils de personne » que semble à ses yeux l'immigrant latin.

Mais voilà que j'interfère avec la pensée de l'écrivain. Cet « Arabe » qu'il mentionne dès la première page, assis dans la carriole côte à côte avec son père, sans doute lui fait-il en quelque sorte parrainer la naissance de l'enfant. Mais il ne va pas plus outre pour identifier cet « Arabe » qui restera tel, coupé lui aussi de sa lignée et de son appartenance, rendu non moins « étranger », en somme, que celui qui, dans le roman du même nom, sera abattu pour rien sur une plage vide.

Pour moi, depuis l'école franco-arabe (elle s'intitulait ainsi) où je commençai ma vie scolaire jusqu'à la terrasse de Fès, ombragée d'orangers et de néfliers, où je reçus du cheikh Si Mohammed Ben Saïd el-Meknasi la première initiation au droit musulman, c'est à bien des racines dans le monde arabo-islamique que je me rattache dans les tréfonds, outre celles du village aquitain de ma souche paternelle, le village où j'écris ces choses aujourd'hui, regardant à ma gauche la maison qu'a bâtie mon bisaïeul sous Louis-Philippe pour épouser mon arrière-grand-mère, fille de ceux qui habitaient la maison où je vis encore en cette fin de siècle, moi revenu sur cette terre qui ne m'est pas natale, mais pleine d'ancêtres à coup sûr, elle aussi.

Ainsi m'interpelle ma mémoire trop peuplée, trop chargée de souvenirs ou pénibles ou souriants. La filiation n'y compte guère plus en somme que l'adhésion. Ce qui m'enracine dans cette rive sud, où je ne possédais, pas plus que la famille de *L'Homme révolté* de rente minière ou d'apanage terrien, ce sont les mille lieux de l'amitié et de la connaissance par quoi ma vie se sentait aussi chez elle de l'Euphrate à l'Atlas, sans la moindre abdication de ses propres racines.